

Numéro 1245

13 Mai 1831

On s'abonne à Paris:

RUE DES SAINTS-PÈRES, 30

En province, chez les libraires, à la poste,
par mandats à vue sur Paris et par tim-
bres-poste; à l'étranger à la poste.On s'abonne du 1^{er} de chaque mois.

MODE DE PUBLICITÉ

Toutes les semaines un numéro de
16 pages illustré.Chaque année (52 numéros) est accom-
pagnée d'une table des matières, d'un titre
et d'une couverture.Pour chaque trimestre, une gravure de
modes colorisée ou un numéro de modes
supplémentaire

*Au peu d'esprit que le bonhomme avait
L'esprit d'autrui par complément servait :
Il compilait, compilait, compilait.*

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS :	Un an	6 fr. »
—	Six mois	3 50
PROVINCE :	Un an	8 »
—	Six mois	4 50

Un numéro affranchi : 15 centimes.

Allemagne, Alsace-Lorraine, Autriche,
Belgique, Danemark, Espagne, Grande-
Bretagne, Grèce, Hongrie, Italie, Luxem-
bourg, Monténégro, Norvège, Pays-Bas,
Portugal, Roumanie, Russie, Serbie,
Suède, Suisse, Turquie, Egypte, États-
Unis, colonies françaises. Un an. 3 fr.
Amérique du Sud, Colonies étran-
gères. 12

LE VOLEUR



LA BELLE GABRIELLE. — Le rendez-vous (Voir page 294, col. 1).

venant à elle, il lui tendit la main ; la serra et dit :

« Vous êtes une brave fille, vous ! »

Puis se tournant vers ses internes.

« Qu'on flanque la camisole de force

à cette folle qui continue à grimper à la fenêtre. A demain. » Et il se sauva.

Nous arrêtons là ces citations qui prouvent surabondamment que si ce ro-

man est un roman de science, il est aussi un roman psychologique et de mœurs contemporaines, qui fait grand honneur à son auteur.

ERNEST DÉTRÉ.



DÉFILÉ DEVANT LE BARDO DE LA COLONNE EXPÉDITIONNAIRE TUNISIENNE COMMANDÉE PAR SIDI-ALI (photographie instantanée de M. Garrigues).

EN TUNISIE

LE KEF

Nous donnons aujourd'hui la vue

de la cité de Kef, occupée depuis le 26 avril par la colonne du général Logerot. Nous avons, dans notre dernier numéro, publié sur cette ville forte destinée à servir de point

d'appui aux opérations de l'armée dirigée contre les Kroumirs, des détails assez étendus. Nous les complétons aujourd'hui par les lignes qu'on va lire.

L'intérieur du Kef a causé une stupefaction générale. De loin, la Casbah avec ses tours massives, la ville avec ses rangées de toits blanchis à la chaux, ses minarets, tout cela avait l'air de quelque chose.

De près, ce n'est plus qu'une réunion de misérables bâtisses en décombes. Les tours de la Casbah ont bien été passées à la chaux vive ; mais le gouvernement ne s'est jamais mis en d'autres frais d'entretien, et les murailles sont lézardées, crevassées.

Les canons dont les gueules s'allongent hors des créneaux menaçants ont été, dans le temps jadis, de très belles pièces. De loin, ils font assez bon effet avec leurs monstrueuses dimensions ; mais ils sont montés sur des affûts en bois, maintenant pourris, disloqués par le poids qu'ils supportent.

Ce sont ces pièces que les Kéfiens avaient chargées de poudre avec un tel excès qu'elles auraient éclaté sûrement au premier coup. Il y en a en tout cinquante, plus hors d'état les unes que les autres. Elles vont être remplacées par nos canons de 90.

La ville du Kef possède vers le milieu de sa partie sud-ouest une belle fontaine ; c'est une immense caverne où coule une véritable rivière, au milieu de vastes constructions romaines en pierre de taille ; les voûtes de ce souterrain sont maçonnées jusqu'à une certaine distance ; l'eau arrive jusqu'aux genoux à l'endroit où le public va puiser ; les habitants du Kef prétendent qu'on peut marcher pendant plus de 6 milles dans cette caverne avant d'en trouver la fin.

A 300 mètres en dehors de l'enceinte, à l'ouest de Bab-el-Aour's est une petite source de bonne eau, Aïn-Ménéha ; les abords est et sud-ouest du Kef sont couverts d'oliviers.

L'Ouer-Djah est dominé au nord par le *Dour-Senad* et le *Kef el Agab*, chaîne présentant plusieurs cols ou *fedj*. A 400 mètres au sud-est de l'enceinte sont les ruines d'un édifice romain, appelées *Bir el Teldj*, ou glacière. Un des gouverneurs du Kef, voulut, il y a quelques années, y faire une glacière.

L'ARMÉE DU BEY DE TUNIS

Les forces militaires de la régence se composent de réguliers et d'irréguliers. L'armée était forte, il y a quelques années, de 40.000 hommes ; mais les réguliers, qui entraient dans ce chiffre pour 22.000 hommes environ, ont été réduits, par raison d'économie, à 3.000, qui forment la garde du bey.

Quant à l'armée irrégulière, elle se compose des kourouglis, des spahis et des zouaves, au nombre de douze mille hommes. Elle ne reçoit qu'une solde insignifiante et ne constitue pas une dépense importante pour l'Etat. Elle a été maintenue avec son effectif pour cette raison.

Le recrutement de l'armée régulière ne repose sur aucune institution légale. Il n'y a pas de limite pour la durée du service. Les soldats res-

tent sous les drapeaux tant qu'ils ne sont pas devenus impotents. Quand l'effectif est descendu au-dessous de ce qu'il doit être, on fait une levée d'après un tour déterminé dans telle ou telle région du territoire et on enrôle les hommes qui paraissent propres au service. Le remplacement à prix d'argent est admis.

Les soldats ainsi raccolés sont ensuite répartis, suivant leurs aptitudes, dans l'infanterie, la cavalerie ou l'artillerie.

Une partie de l'effectif permanent est renvoyée dans ses foyers, pendant que l'autre fait du service.

Ceux-là seuls reçoivent des vivres qui sont en caserne. C'est la seule solde à laquelle ils aient droit.

Il ne faudrait pas croire d'ailleurs que les soldats tunisiens, pendant leur séjour en caserne, négligent leurs occupations ordinaires. La plupart ont comme industrie le métier de *tricoteur* et il n'est pas rare de voir un soldat en sentinelle mener de front ses devoirs militaires et son industrie de *tricoteur*. Si, par aventure, il passe un officier à qui il faille rendre les honneurs, la sentinelle pose son tricot dans un coin, y prend son fusil et porte les armes. L'officier passé et salué, elle reprend son tricot en attendant une nouvelle occasion de reprendre son fusil.

A l'armée régulière et irrégulière, il faut ajouter le contingent de beaucoup plus nombreux que chaque tribu pourrait fournir pour la défense du pays.

LE MONDE OU L'ON S'ENNUYAIT IL Y A CENT ANS

Parmi les personnages qui figurent au premier plan de la fameuse comédie de M. Pailleron, le *Monde où l'on s'ennuie*, il en est un, le nouveau Trissotin, baptisé, par l'auteur du nom de Bellac, dans lequel la malignité publique s'est plu à reconnaître un conférencier chéri des dames, un orateur presque célèbre, M. Caro. Il nous a paru piquant de profiter de l'à-propos pour détacher du dernier livre que vient de publier chez Hachette l'élégant académicien, la *Fin du XVIII^e siècle* (1), le pittoresque tableau d'un bureau d'esprit bien connu dans l'histoire littéraire de la société qui précéda la Révolution :

LE SALON DE MADAME DU DEFFAND

Pendant plus de trente années, la marquise du Deffand représenta une de ces puissances de l'opinion qui se déterminent par l'accord d'une personne privilégiée avec une société. Il y avait en effet comme une harmonie préétablie entre la spirituelle marquise et toute cette partie du XVIII^e siècle qui, sans se piquer de philosophie ni d'opposition, faisait la même œuvre que les philosophes ou les fron-

(1) 2 vol., format Charpentier, 7 fr. ; par la poste, 8 fr. — Le *Voleur* fait expédier contre envoi des fonds.

deurs par son indifférence railleuse. C'est là le trait spécial de la société qui se réunit chez la marquise du Deffand. Les salons de Mme Geoffrin, de Mlle de Lespinasse, du baron d'Holbach, offraient aux idées nouvelles une hospitalité empressée et aux philosophes une sorte de tribune dont le retentissement portait loin. Mme Geoffrin était véritablement une *Mère de l'Eglise* des encyclopédistes. Le baron d'Holbach partageait avec Helvétius l'honneur d'être leur amphitryon. Tout autre s'offre à nous le salon de Mme du Deffand. Il n'y avait là d'engagement ni pour les hommes ni pour les idées du temps. Sauf Voltaire, les philosophes y étaient médiocrement goûtés ; on leur trouvait un air de pédants et de déclamateurs qu'on était bien aise de tenir à distance. Certes on n'y était pas chrétien ; mais on n'était pas davantage philosophe. On était royaliste sans illusion ; de tout le reste, on se moquait volontiers. A travers son indifférence pour toutes les hautes questions, la correspondance de Mme du Deffand nous laisse apercevoir clairement l'image du salon sceptique qui de son incrédulité universelle n'excepte que l'esprit. — La foi à l'esprit, c'est la dernière foi, la seule de cette pauvre femme si intelligente et si blasée, si enviée et au fond si peu digne de l'être, qui pendant tant d'années gouverna du fond de son fauteuil une portion de la société française. Dans le mouvement d'opinion auquel ce salon fut mêlé, il représente bien la fin d'un monde ; rien n'y annonce un monde nouveau, si ce n'est la certitude qu'une société se décompose et va mourir.

Quelle singulière existence que celle qui rappelle et résume à nos yeux cette partie du XVIII^e siècle ! Au couvent où Mme du Deffand est élevée et où son incrédulité précoce effraye même une abbesse peu scrupuleuse, on fit venir Massillon, à qui la petite fille exposa ses raisons. Massillon se retira en disant : « Elle est charmante. » Et comme l'abbesse le pressait : « — Qu'on lui donne un catéchisme de cinq sous. » On ne put tirer de lui autre chose. Il ne revint pas.

A vingt ans on la marie. « Tout était parfaitement assorti, excepté les caractères, qui ne se convenaient pas du tout. » Quelques mois après, la nouvelle mariée devenait la maîtresse du Régent. Elle garda l'emploi quinze jours. La durée de cette liaison n'est-elle pas le signe du temps, en même temps qu'un symptôme de cette impuissance de passion, aussi marquée dans ce caractère que l'absence de vertus ? Elle se sépare de son mari ; puis elle essaye de se réconcilier avec lui ; fantaisie bizarre qui n'aboutit qu'à une rupture définitive et presque scandaleuse. Dans l'intervalle de quelques années, elle ébauche à tort et à travers quelques liaisons nouvelles, plutôt par mode que par goût.

A l'âge de trente-trois ans, elle se